

# JAMIE McGUIRE

## *Red Hill*

Quand votre monde s'écroule,  
seul l'amour peut encore vous sauver...





Red Hill

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

Beautiful Disaster

Walking Disaster

Beautiful Wedding

JAMIE  
McGuire

Red Hill

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Benjamin Kuntzer*



*Titre original :*  
RED HILL

*Éditeur original :*  
Atria, a division of Simon and Schuster, Inc.

© Jamie McGuire, 2013

*Pour la traduction française :*  
Éditions J'ai lu, 2015

*Pour Harmony et sa cervelle.*  
*Miam miam miam.*





## Prologue

### *Scarlet*

L'avertissement était bref – presque lâché en passant. « Les dépouilles ont été rassemblées et éliminées. » Puis les animateurs radio firent quelques plaisanteries, et cela en resta là. Il me fallut un moment pour prendre la mesure de ce que la journaliste avait annoncé à travers les haut-parleurs de ma Suburban : *Enfin*. Un savant zurichois avait *enfin* réussi à créer ce qui – jusqu'alors – n'était que pure fiction. Pendant des années, au mépris de toute déontologie scientifique, Elias Klein s'était échiné vainement à ranimer un cadavre. Autrefois considéré parmi les génies de ce monde, il était désormais la risée de tous. Et ce jour-là, il serait devenu un criminel, s'il n'avait pas été mort.

À cet instant, je surveillais dans le rétroviseur mes filles qui se disputaient sur la banquette arrière, et les deux mots qui auraient dû tout changer avaient traversé mon cerveau sans trop m'interpeller. Deux mots qui, si je n'avais pas été en train de rappeler à Halle de donner l'autorisation de sortie à son professeur, m'auraient fait repartir pied au plancher.

*Dépouilles. Rassemblées.*

Mais j'étais trop occupée à rabâcher pour la troisième fois que le père des petites, Andrew, viendrait

les chercher à l'école ce soir-là. Ils feraient ensuite une heure de route jusqu'à Anderson, la ville que nous appelions naguère notre chez-nous, où ils écouterait le gouverneur Bellmon s'adresser aux collègues pompiers d'Andrew devant un parterre de journalistes locaux. Andrew pensait que cela plairait aux filles, et j'étais bien d'accord avec lui – peut-être pour la première fois depuis notre divorce.

Même s'il manquait la plupart du temps de sensibilité, mon ex était un homme de devoir. S'il emmenait nos filles – Jenna, tout juste treize ans, à qui sa beauté (et sa bêtise) risquait de jouer des tours, et Halle, sept ans – au bowling, au restaurant, voire au cinéma, c'était uniquement parce qu'il s'y sentait obligé. Pour lui, passer du temps avec ses enfants faisait partie d'un boulot qu'il accomplissait sans plaisir.

Quand Halle me saisit la tête et la fit brusquement pivoter pour me déposer de force des baisers mouillés sur les joues, j'en profitai pour remonter sur son nez ses lunettes à épaisse monture noire. Sans savourer l'instant, sans me douter que tant d'obstacles ce jour-là allaient se mettre entre nous pour nous séparer. Halle sautilla en chantonnant bruyamment tout au long du chemin menant à l'entrée de l'école. Elle était la seule personne de ma connaissance à être capable de se montrer à la fois aussi horripilante et attendrissante.

Quelques gouttes de pluie vinrent s'écraser sur le pare-brise, et je me penchai en avant pour avoir un meilleur aperçu de la couverture nuageuse. J'aurais dû lui donner un parapluie. Sa veste légère ne la protégerait guère d'une averse printanière.

Notre prochaine étape était le collège. Jenna me parlait distraitement de l'une de ses lectures tout en envoyant des SMS à son dernier coup de cœur en date. Je m'arrêtai au dépose minute et lui rappelai encore que son père viendrait la récupérer à l'endroit habituel, juste après être passé prendre Halle.

— Je t’ai entendue les dix premières fois, me répliqua-t-elle d’une voix légèrement plus grave que celle de la plupart des fillettes de son âge.

Elle me considéra de ses yeux marron et vides. Comme souvent, son corps était là, mais son esprit était ailleurs. Jenna avait une imagination débordante, ce qui était en soi merveilleux, sauf que, depuis quelque temps, je n’arrivais plus à la faire se concentrer sur autre chose que son téléphone. Je l’avais mise au monde à tout juste vingt ans. Nous avions pratiquement grandi ensemble, et je m’inquiétais pour elle, jamais certaine d’avoir fait les choses bien ; malgré tout, elle tournait mieux que n’importe qui l’aurait imaginé.

— Ce n’était que la quatrième fois. Et puisque tu m’as entendue, qu’est-ce que je t’ai dit ?

Jenna soupira et jeta un regard dénué d’expression à son portable.

— Papa nous récupère à l’endroit habituel.

— Et sois gentille avec sa petite amie. Il m’a dit que tu avais été méchante la dernière fois.

Jenna leva les yeux vers moi.

— C’était avec son ex. Je n’ai pas été méchante avec la nouvelle.

Je fronçai les sourcils.

— Il m’en a parlé il y a seulement deux semaines.

Jenna fit la moue. Nous n’étions pas toujours obligées de nous exprimer à voix haute pour nous comprendre, et je savais qu’elle pensait exactement ce que je me retenais de dire.

Andrew était un homme à femmes.

Je poussai un soupir et me tournai face à la route, serrant le volant à m’en faire pâlir les jointures. Bizarrement, cela m’aida à ravalier mon fiel. Je m’étais silencieusement promis, en signant les papiers du divorce deux ans auparavant, de ne jamais critiquer Andrew devant les enfants. Même quand il le méritait... ce qui était souvent le cas.

— Je t'aime, dis-je en regardant Jenna ouvrir la portière d'un coup d'épaule. À dimanche soir.

— Ouais, répliqua-t-elle.

— Et ne claque pas la...

Une violente secousse ébranla la Suburban quand elle referma sa porte.

Je soupirai de nouveau et me remis en route.

J'empruntai Maine Street jusqu'à l'hôpital où je travaillais, toujours accrochée au volant et m'efforçant de ne pas maudire Andrew à chaque pensée. Était-il obligé de présenter à nos filles chacune des femmes avec qui il avait couché plus d'une fois ? Je lui avais demandé de ne plus le faire, je l'avais supplié, je lui avais même hurlé dessus, mais cela aurait été dommage de ne pas pouvoir passer son week-end de garde avec sa conquête hebdomadaire. Le plus drôle étant que, si celle-ci se trouvait avoir des enfants pour tenir compagnie à Jenna et Halle, Andrew en profitait pour aller « discuter » avec elle dans la chambre.

Mon sang bouillonnait. Homme de devoir ou pas, c'était déjà un gros connard à l'époque où nous étions ensemble, et cela ne s'était pas arrangé depuis.

Je garai la Suburban sur la dernière place décente du parking réservé aux employés, tandis qu'une ambulance pénétrait, sirène hurlante, dans l'allée des urgences.

La pluie se mit à tomber dru. Je laissai échapper un grognement en voyant mes confrères se ruer à l'intérieur, leur blouse déjà détrempée par l'averse. J'avais encore un demi-pâté de maisons à parcourir.

*Heureusement qu'on est vendredi.*

*Heureusement qu'on est vendredi.*

*Heureusement qu'on est vendredi.*

Juste avant de couper le contact, j'entendis à la radio un nouveau compte rendu de l'épidémie frappant l'Europe. Avec le recul, tout le monde savait ce qui se passait, mais c'était resté si longtemps un sujet de plaisanterie que nul ne voulait plus croire que cela

arrivait réellement. Entre les séries télé, les bandes dessinées, les livres et les films traitant de morts vivants, il n'y avait rien de surprenant à ce que quelqu'un soit à la fois assez brillant et dérangé pour essayer d'en faire une réalité.

Je sais que la fin du monde a eu lieu un vendredi. C'est la dernière fois que j'ai vu mes enfants.



# Chapitre 1

## *Scarlet*

Ma poitrine se serra quand l'épaisse porte métallique se referma bruyamment derrière moi. J'écartai grand les bras, laissant l'eau dégoutter de la pointe de mes doigts jusqu'au sol en carrelage blanc. Le bleu roi de ma blouse détrempée par la pluie avait viré au bleu marine.

Mes baskets produisaient un bruit de succion à chaque pas. *Beurk*. Je ne connaissais pas grand-chose de pire que le fait de déambuler dans des vêtements humides ; or, j'avais l'impression d'avoir plongé tout habillée dans une piscine. Même ma culotte était à tordre. Ce n'était encore que le début du printemps, et un front froid s'était subitement installé. La pluie tombait en stalactites gelées.

En stalactites gelées. *N'importe quoi*. À l'évidence, la propension qu'avait Jenna à tout exagérer déteignait sur moi.

Je fis glisser mon badge dans le lecteur et attendis que la petite diode verte s'illumine avec un petit son aigu, signe que le verrou était désenclenché. J'ouvris péniblement la porte en y mettant tout mon poids et aboutis dans le hall principal.

Des collègues me décochèrent des sourires compréhensifs qui contribuèrent à dissiper mon humiliation.

On remarquait du premier coup d'œil ceux qui, comme moi, venaient de prendre leur service, juste après que le ciel s'était ouvert sur nous.

Je gravis deux à deux les marches menant à l'étage de chirurgie et me glissai dans le vestiaire des femmes, où je me déshabillai pour enfiler un ensemble bleu clair. Je passai mes chaussures sous le séchoir à mains, mais seulement quelques secondes. Les autres techniciens en radiologie m'attendaient en bas. Nous avions un examen de routine du système digestif à effectuer, et le radiologue de cette semaine supportait très mal qu'on le mette en retard.

Les chaussures couinant encore, je redescendis en courant et franchis la porte à double battant du service des urgences. Chase, le vigile de faction, m'adressa un petit signe de la main au passage.

— Salut, Scarlet, me lança-t-il avec un petit sourire timide.

Je lui répondis d'un hochement de tête, plus désireuse de mener à bien mon endoscopie que de bavarder.

— Tu devrais lui parler, me conseilla Christy.

Elle me désigna Chase d'un signe du menton, mais je passai devant ses anglaises blondes sans un regard en arrière.

Je pénétrai dans la salle d'examen en secouant la tête. Le couinement désormais familier de mes pieds sur le lino adopta un rythme tout aussi familier. La substance qu'ils utilisaient pour nettoyer les sols était censée éliminer la moindre bactérie connue de l'homme, mais elle laissait également un résidu horriblement collant. Peut-être pour nous rappeler son existence – ou pour nous signaler qu'un nouveau coup de serpillière s'imposait. Je sortis du placard supérieur une bouteille de produit de contraste et la remplis d'eau. Après avoir revissé le bouchon, je la secouai vigoureusement pour bien diluer la poudre, créant une substance pâteuse répugnante à l'odeur de banane.



— Ne recommence pas. Je t'ai déjà dit non. Il a l'air d'avoir quinze ans.

— Il en a vingt-sept, ne fais pas ta mégère. En plus, il est mignon et il meurt d'envie d'apprendre à te connaître.

Son sourire malicieux était atrocement communicatif.

— C'est un gamin, insistai-je. Va donc chercher la patiente.

Christy quitta la pièce un sourire aux lèvres. Je passai silencieusement en revue tout ce que j'avais préparé pour le Dr Hayes. Dieu qu'il était grincheux ; surtout les lundis, et encore plus quand il faisait un temps de chiotte.

Néanmoins, j'avais la chance d'être plutôt dans ses petits papiers. Quand j'étais étudiante, je faisais des ménages chez des radiologues. Ça me permettait de mettre de l'argent de côté, ce qui était parfait car j'avais alors environ quarante heures de cours par semaine. Les toubibs étaient des durs à l'hôpital, mais ils m'avaient plus soutenue que n'importe qui d'autre au moment du divorce, m'autorisant à amener mes filles au travail et m'accordant de petits bonus au moment de Noël ou des anniversaires.

Le Dr Hayes me payait donc confortablement pour nettoyer sa maison de campagne, une vieille ferme nommée Red Hill Ranch, perdue au milieu du Kansas, à une heure et demie de route. Ça faisait une trotte, mais l'isolement était garanti : les portables et Internet ne passaient pas, et il n'y avait ni circulation ni voisins.

Il m'avait fallu plusieurs voyages pour retrouver la route toute seule. Pour y parvenir, il avait fallu que Halle invente une comptine pour réciter les indications. J'entendais encore sa petite voix fluette s'élever à travers la vitre ouverte.

*À gauche sur la 11  
Pour aller là où on bronze  
Vers le nord sur la 123  
123 ? 1, 2, 3 !  
Traverse la frontière  
Longe la barrière !  
Tourne à gauche à la tour blanche  
Pour aller nettoyer le vieux ranch  
Encore à gauche au cimetière  
Ça fait peur, toutes ces vieilles pierres !  
Première à droite !  
Dernière ligne droite !  
On est à... Red... Hill !*

Depuis ce jour, nous retrouvions sans mal notre chemin, qu'il pleuve ou qu'il vente. J'avais même déclaré plusieurs fois que ce serait la planque idéale en cas d'apocalypse. Jenna et moi étions l'une et l'autre accros aux univers post-apocalyptiques, ne manquant pour rien au monde une soirée spéciale fin du monde ou des émissions d'anticipation. Nous n'en étions pas à empiler les boîtes de conserve ou à envisager de nous bâtir un abri souterrain dans les bois, mais nous étions subjuguées de voir jusqu'où d'autres étaient prêts à aller.

La ferme du Dr Hayes aurait en tout cas fait un refuge idéal. Les placards et le garde-manger étaient toujours remplis de nourriture, et le sous-sol aurait fait la fierté de n'importe quel féru d'armes. Les basses collines alentour permettaient au ranch de passer inaperçu, de même que les champs de céréales qui le bordaient sur trois côtés. La route se terminait à une cinquantaine de mètres au nord de la bâtisse, et de l'autre côté de la piste rouge se trouvait un autre champ. En dehors du gros érable à l'arrière, rien ne bouchait la vue. C'était impeccable pour profiter des

couchers de soleil, mais un vrai cauchemar pour qui essaierait d'approcher discrètement.

Christy ouvrit la porte et s'effaça pour laisser entrer la patiente. Une jeune femme mince apparut dans l'embrasure, les yeux enfoncés et cernés. Elle semblait être trop maigre d'au moins dix kilos.

— Voici Dana Marks, née le 9 décembre 1989. Vous confirmez ? demanda Christy en se tournant vers la nouvelle venue.

Dana opina, faisant saillir les tendons sous la peau de son cou. Son teint grisâtre soulignait les poches rouges qu'elle avait sous les yeux.

Christy lui tendit un ensemble en papier bleu.

— Mettez-vous en sous-vêtements et enfiler cette blouse derrière ce rideau. On n'a pas de piercing ni rien de ce genre, pas vrai ?

Dana secoua la tête, l'air légèrement amusé, puis elle se dirigea lentement vers la cabine de fortune.

Christy saisit un film et s'approcha de la table radiologique au milieu de la pièce pour préparer le matériel.

— Tu pourrais au moins dire bonjour.

— Bonjour.

— Pas à moi, idiote. À Chase.

— Parce qu'on parle encore de lui ?

Christy roula des yeux.

— Oui. Il est mignon, il a un boulot stable, il n'a jamais été marié et il n'a pas d'enfants. Est-ce que j'ai dit qu'il était mignon ? Avec sa tignasse brune... Et il a de ces yeux !

— Ils sont marron. Vas-y. Je te défie de me survendre du marron.

— Ils ne sont pas simplement marron. Ils sont légèrement dorés, comme du miel. Tu ferais mieux de sauter sur l'occasion avant qu'elle te passe sous le nez. Tu sais combien de célibataires dans cet hôpital bavent sur ce type ?

— Ça ne me perturbe pas plus que ça.

Christy eut un sourire dépité, et son expression se modula quand son bipeur retentit. Elle le fit pivoter sur sa ceinture pour en consulter l'écran.

— Merde. On va avoir besoin de moi pour l'arceau chirurgical dans la salle d'op du Dr Pollard. Au fait, je vais devoir partir tôt pour amener Kate chez l'orthodontiste. Tu pourrais me remplacer au bloc à trois heures ? C'est fastoche.

— C'est quoi ?

— Juste de la manipulation d'AC.

L'arceau chirurgical, un appareil de radioscopie en forme de C, permettait aux chirurgiens de voir en temps réel où ils se situaient dans le corps. L'appareil émettant des radiations, il incombait aux techniciens en radiologie – dont je faisais partie – de rester postés à côté, de pousser, de tirer, et d'appuyer sur le bouton pendant l'opération. Tout en s'assurant que le patient ne soit pas trop irradié. Ça ne me dérangeait pas de m'en servir, sauf que ce foutu machin pesait une tonne. Mais Christy en aurait fait autant pour moi, j'acceptai donc sans hésiter.

— OK. Pense juste à me laisser ton bipeur avant de partir.

Christy s'équipa d'un tablier plombé et repartit pour monter à l'étage.

— Tu es géniale, me lança-t-elle en partant. Je t'ai laissé l'historique de Dana sur la feuille de suivi. À plus tard ! Pense à demander son numéro à Chase !

Dana vint lentement me rejoindre, je lui fis signe de s'installer sur la chaise près de la table.

— Votre médecin vous a-t-il détaillé la procédure ?

Elle secoua la tête.

— Pas vraiment.

Quelques mots bien sentis me traversèrent l'esprit. Comment pouvait-on envoyer une patiente en radio sans rien lui expliquer ? Et comment pouvait-on obéir bêtement, sans poser de questions ?

— Je vais vous faire quelques radios de l'abdomen, puis j'irai chercher le radiologue. À mon retour, nous mettrons la table en position verticale et vous boirez cette solution de sulfate de baryum. (Je lui désignai le gobelet posé près de moi sur la table de travail.) Une gorgée à la fois, selon ce que vous demandera le docteur. Il pourra suivre le trajet du produit par fluoroscopie, ce qui lui permettra d'explorer votre œsophage et votre estomac. En gros, c'est comme une radio, mais en vidéo. Puis vous boirez le reste de la solution et on pourra observer l'intestin grêle.

Dana lorgna le verre.

— Ça a mauvais goût ? Je vomis beaucoup ces derniers temps, je n'arrive pas à garder quoi que ce soit.

Je ramassai la feuille de suivi que m'avait laissée Christy et tâchai de décrypter ses pattes de mouche pour trouver la réponse à ma question suivante. Dana n'était malade que depuis deux jours. Je l'examinai de plus près.

— Avez-vous déjà été malade comme ça ? (Elle secoua la tête.) Vous avez voyagé récemment ? (Nouveau signe négatif.) Avez-vous des antécédents d'anorexie ? De boulimie ? La maladie de Crohn ?

Elle tendit sa main, paume vers le haut. Une marque de morsure ornait son avant-bras. Chacune des dents avait percé la peau. Des traces rouges et profondes formaient deux parfaites demi-lunes, mais la peau meurtrie était intacte autour des plaies.

Je soutins son regard.

— Un chien ?

— Un ivrogne, répondit-elle avec un léger rire. J'étais à une soirée mardi. On venait de partir quand un connard qui passait par là m'a chopé le bras pour me mordre. Il m'aurait sans doute arraché la chair si mon copain ne m'avait pas défendue. Il l'a mis hors d'état de nuire juste assez longtemps pour qu'on retrouve notre voiture. J'ai vu aux infos d'hier qu'il avait également

attaqué d'autres personnes. Le même soir, au même endroit. C'est forcément lui. (Elle laissa retomber son bras, manifestement épuisée.) Joey est resté en salle d'attente. Il est persuadé que j'ai attrapé la rage. Il vient de rentrer d'Afghanistan. Il a été témoin des pires horreurs, pourtant il ne supporte pas de m'entendre vomir.

Elle pouffa discrètement. Je lui adressai un sourire de réconfort.

— Ça a l'air d'être quelqu'un de bien. Montez sur la table, et allongez-vous sur le dos.

Dana s'exécuta, non sans avoir besoin de mon aide. Ses mains osseuses étaient glacées.

— Combien de poids dites-vous avoir perdu ? m'enquis-je tout en la positionnant correctement.

J'étais certaine d'avoir mal lu ce point-là du dossier.

Dana grimaça à cause de la surface froide et dure contre laquelle reposaient désormais son bassin et sa colonne vertébrale.

— Une couverture ? proposai-je en sortant une épaisse couverture chauffante en coton blanc.

— Volontiers. (Dana poussa un gémissement de satisfaction quand je l'en drapai.) Merci mille fois. Je n'arrive pas à me réchauffer.

— Des douleurs abdominales ?

— Oui. Très fortes.

— Perte de poids ?

— Presque dix kilos.

— Depuis mardi ?

Dana haussa les sourcils.

— Croyez-moi, je sais que c'est énorme. Surtout que je n'étais déjà pas très épaisse. Vous... ne pensez pas que cela puisse être la rage... si ?

Elle essaya de rire pour faire croire qu'elle plaisantait, mais son inquiétude était flagrante. Je lui souris.

— On ne vous aurait pas prescrit un examen du système digestif si l'on pensait que cela pouvait être la rage.

Elle soupira et riva les yeux au plafond.

— Dieu merci.

Lorsque Dana fut correctement positionnée et ma machine prête à fonctionner, j'appuyai sur le bouton et partis examiner les clichés. Je scrutai impatientement le moniteur, curieuse de découvrir une occlusion intestinale ou un corps étranger.

— Qu'est-ce qu'on a là-dedans, les copains ? demanda David en venant se placer derrière moi.

— Je n'en suis pas sûre. Elle a perdu dix kilos en deux jours.

— Pas possible.

— Et pourtant.

— La pauvre, dit-il d'un ton sincère.

David observa avec moi l'image s'afficher sur l'écran. Quand la radio de l'abdomen de Dana apparut, David et moi la contemplâmes tous deux avec stupéfaction.

David porta les doigts à la bouche.

— *Pas possible.*

Je hochai lentement le chef.

— Et pourtant.

Il secoua la tête.

— Je n'avais encore jamais vu ça. Enfin, si, dans des bouquins, mais là... Ça craint.

L'image était hypnotique. Je n'avais jamais vu non plus une personne affublée d'une telle poche de gaz. Même dans les manuels.

— Ce matin, à la radio, ils faisaient leurs gros titres sur ce virus en Allemagne. Il paraît qu'il se répand à vitesse grand V. Et j'ai vu des images de guerre à la télé. Des gens en pleine panique dans la rue. Un truc flippant.

Je fronçai les sourcils.

— J'en ai vaguement entendu parler en emmenant les filles à l'école.

— Tu ne penses quand même pas que c'est ce qu'a chopé notre patiente, si ? Ils n'ont pas dit exactement

de quoi il s'agissait, mais ça, ajouta-t-il en désignant l'écran, c'est impossible.

— Tu sais aussi bien que moi qu'on en découvre sans arrêt.

David fixa l'image quelques secondes supplémentaires, puis secoua brusquement le menton, comme pour se tirer de sa rêverie.

— Hayes est prêt quand tu veux.

Je m'équipai d'un tablier plombé que je nouai dans mon dos en allant chercher le docteur dans son bureau.

Sans surprise, je le trouvai dans son fauteuil, face à son écran, à consigner rapidement ses conclusions dans un dictaphone. J'attendis patiemment devant sa porte qu'il ait terminé son rapport précédent, puis il leva le nez vers moi.

— Dana Marks, vingt-trois ans, venue nous voir pour des douleurs abdominales et une perte de poids considérable depuis mercredi. Légère perte de cheveux. Pas d'intervention chirurgicale dans la région abdominale ni d'antécédents cardiaques, aucun examen du système digestif jusqu'à présent.

Le Dr Hayes importa la photo que je venais de prendre et fixa le vide pendant quelques instants.

— Poids perdu ?

— Neuf kilos et demi.

Il ne sembla guère impressionné jusqu'à ce que l'image apparaisse. Il blêmit.

— Nom de Dieu.

— Comme vous dites.

— Où est-elle allée ?

— Elle n'a pas voyagé récemment, si c'est votre question. Mais elle affirme avoir été agressée par un homme ivre en rentrant de soirée mardi.

— C'est particulièrement profond. Vous voyez cette poche de gaz, ici ? me demanda-t-il en m'indiquant l'endroit sur l'écran. (Ses prunelles s'étaient illuminées d'excitation.) C'est une aéroportie. Regardez les



contours de l'arbre biliaire. C'est remarquable. (Le Dr Hayes se rembrunit aussitôt.) On ne voit pas ça très souvent, Scarlet. Cette patiente ne s'en remettra sûrement pas.

Je ressentis un pincement au cœur. Dana souffrait d'une grave infection, ou quelque chose bouchait les veines de ses intestins. Ses organes étaient pour ainsi dire morts et en train de se ratatiner. Il lui restait peut-être encore quatre jours à vivre. Ils allaient sans doute tenter de l'emmener au bloc, mais la refermeraient vraisemblablement sans avoir pu faire quoi que ce soit.

— Je sais.

— Qui est son médecin ?

— Vance.

— Je vais lui passer un coup de fil. Annulez la fluo et prévoyez un scanner complet.

J'acquiesçai, puis attendis dans le couloir pendant que le Dr Hayes rapportait à voix basse ses trouvailles au Dr Vance.

— Très bien, allons-y, me dit le médecin en se levant.

Nous prîmes tous les deux quelques instants pour nous efforcer d'oublier le sombre avenir de notre patiente. Puis Hayes me suivit jusqu'à la salle où nous attendait Dana.

— Est-ce que les filles vont bien ? s'enquit-il.

J'opinai.

— Elles passent le week-end chez leur père. Elles doivent rencontrer le gouverneur.

— Oh, répondit le docteur, faussement impressionné. (Lui-même s'était déjà entretenu à plusieurs reprises avec le gouverneur.) Moi aussi, j'ai mes filles ce week-end.

Je lui souris, ravie de l'entendre. Depuis le divorce du Dr Hayes, Miranda et Ashley ne venaient pas le voir aussi souvent qu'il l'aurait souhaité. Elles étaient toutes les deux à la fac et en couple, pourtant elles restaient

toujours très proches de leur mère. Au grand désarroi du docteur, c'était donc avec elle qu'elles passaient l'essentiel de leur temps quand elles n'étaient pas avec leur petit ami ou en train d'étudier.

Il s'arrêta, prit une longue inspiration, m'ouvrit la porte de la salle d'examen et y entra derrière moi. Il ne m'avait pas laissé le temps de tout signoler avant son arrivée, j'étais donc soulagée que la fluoroscopie soit annulée.

David secouait les bouteilles de produit de contraste.

— Merci, David. Nous n'en aurons pas besoin.

David hocha la tête. Ayant découvert les images en même temps que moi, il avait déjà compris pourquoi.

J'aidai Dana à s'asseoir, et elle nous dévisagea tour à tour, se demandant ce qui pouvait se passer.

— Dana, commença le Dr Hayes, vous dites que vos problèmes ont commencé tôt mercredi matin ?

— Oui, confirma-t-elle d'une voix empruntée.

Hayes se tut, puis sourit en posant les mains sur celles de sa patiente.

— Nous n'allons pas procéder à la fluoroscopie pour le moment. Au lieu de quoi, le Dr Vance va vous faire passer un scanner. Je vais vous demander de vous rhabiller et de retourner en salle d'attente, ils devraient venir vous chercher bientôt. Est-ce que quelqu'un vous accompagne ?

— Joey, mon petit ami.

— Tant mieux, dit le docteur en lui tapotant la main.

— Est-ce que je vais aller mieux ? s'inquiéta-t-elle en changeant de position pour soulager ses fesses endolories.

Le Dr Hayes sourit d'une manière qu'il devait habituellement réserver à ses filles.

— Nous allons prendre bien soin de vous, ne vous inquiétez pas.

J'aidai Dana à se remettre debout.

— Gardez votre blouse, lui dis-je en en attrapant une autre que j'ouvris derrière elle. Enfilez celle-ci par-dessus, comme un peignoir. (Elle passa ses bras fluets dans les manches, et je l'accompagnai à la chaise près du placard de rangement.) Vous pouvez remettre vos chaussures. Je reviens tout de suite. Essayez de vous détendre.

— OK, répondit Dana en s'efforçant de se mettre à l'aise.

Je récupérai sa fiche sur le comptoir et suivis le docteur en direction de son bureau.

Dès que Dana ne put plus nous entendre, il se retourna vers moi.

— Continuez à lui parler. Voyez si vous pouvez en apprendre davantage.

— Je vais essayer. Pour l'instant, la seule chose qui semble sortir de l'ordinaire, c'est cette morsure.

— Vous êtes sûre qu'elle n'est pas d'origine animale ?  
Je haussai les épaules.

— Elle m'a dit que c'était un ivrogne. Et elle semble infectée.

Le Dr Hayes examina une fois de plus l'étonnante poche de gaz de Dana.

— C'est vraiment dommage. Elle a l'air adorable.

J'acquiesçai tristement. David et moi échangeâmes un regard, puis je pris une longue inspiration, me préparant à retourner dans la salle d'examen lestée de ce lourd secret. Lui taire l'imminence de sa propre mort me faisait l'effet d'une trahison, même si nous venions de nous rencontrer.

Mes baskets produisirent un terrible grincement en se décollant du sol.

— Vous êtes prête ? lançai-je avec un sourire lumineux.

## Chapitre 2

### *Scarlet*

À l'heure du déjeuner, Dana était déjà sortie du bloc opératoire. Christy nous expliqua qu'ils l'avaient ouverte juste le temps de se rendre compte qu'ils ne pouvaient rien faire, puis qu'ils l'avaient refermée. À présent, ils attendaient qu'elle se réveille pour lui annoncer qu'elle n'irait jamais mieux.

— Son petit ami est toujours avec elle, ajouta Christy. Ses parents sont en voyage chez des cousins, ils ne sont pas sûrs d'être revenus à temps.

— Oh, bon sang, dis-je avec une grimace.

Je souffrais rien que de m'imaginer vivre une chose pareille avec l'une de mes filles, me demander si j'arriverais à rentrer assez vite pour la revoir une dernière fois. Je chassai ces vilaines pensées de mon esprit. Quand on travaille dans le corps médical, on peut rarement s'offrir le luxe de songer à la vie privée de nos patients. Cela nous rapproche trop d'eux. Cela les rend trop réels.

— Vous êtes au courant pour cette grippe ? demanda Christy. On ne parle que de ça aux infos.

Je secouai la tête.

— Je ne crois pas que ce soit la grippe.

— D'après eux, cela a un lien avec ce scientifique en Europe. Et ce serait extrêmement contagieux.

— Qui « eux » ? Sans doute des fouteurs de merde. Christy leva les yeux au ciel en souriant.

— *Eux* ont aussi dit que cela avait traversé nos frontières. Il y aurait eu des premiers cas en Californie.

— Vraiment ?

— À ce qu'il paraît. (Son bipeur sonna alors.) Merde, ça n'arrête pas.

Elle appuya sur un bouton pour appeler à l'étage, puis elle disparut de nouveau.

En moins d'une heure, l'hôpital débordait d'activité, le chaos régnait. Les urgences accueillaient les patients à un rythme démentiel, et personne n'avait le temps de souffler en radiologie. David appela un autre technicien en renfort, afin que lui et moi puissions nous occuper des urgences tandis que les autres se chargeaient des consultations externes et des hospitalisés.

Pour une raison mystérieuse, la ville entière semblait avoir perdu la tête. Des accidents de voiture, des rixes violentes et un virus ultra-contagieux étaient tous survenus au même moment. Lors de mon sixième voyage en direction des urgences, je passai devant la salle d'attente du service de radiologie et vis une grappe de personnes agglutinées devant l'écran plat fixé au mur.

— David ? l'appelai-je pour lui demander de me rejoindre devant la salle.

Il jeta un coup d'œil à travers la cloison vitrée et constata que la seule personne assise était un homme en fauteuil roulant.

— Ouais ?

— J'ai un mauvais pressentiment. (Je me sentais mal rien qu'à regarder le bandeau d'informations défiler sur l'écran.) Ils évoquaient un truc dans le genre à la radio ce matin.

— Ouais. Les premiers cas ont été signalés ici il y a environ une demi-heure.

Je plantai mon regard dans le sien.

— Il faudrait que je parte pour essayer de rejoindre mes filles. Elles doivent être à mi-chemin d'Anderson à l'heure qu'il est.

— Avec le boulot qu'on a, ça m'étonnerait qu'Anita te laisse t'en aller. De toute façon, c'est extrêmement contagieux, mais la santé publique affirme que ce n'est qu'un virus. Il paraît que ça touche ceux qui ont été vaccinés contre la grippe.

Cette dernière phrase, bien que non confirmée, suffit à m'apaiser instantanément. Je ne m'étais pas fait vacciner depuis trois ans parce que je me sentais toujours patraque après l'injection, et je ne l'avais jamais imposé aux petites. De manière générale, se faire vacciner contre un virus dont la souche évoluait sans cesse ne me rassurait pas. Nos corps étaient déjà suffisamment infestés des hormones et produits chimiques qui polluaient l'air et notre nourriture. Je ne jugeais pas utile d'en rajouter, même si l'hôpital le préconisait.

Alors que David et moi finissions notre dernière fournée de radiographies portables aux urgences, Christy apparut au coin d'un couloir, l'air éreinté.

— Vous avez eu autant de monde ici que nous à l'étage ?

— Oui, confirma David. Sans doute encore plus.

— Tu peux quand même me remplacer ? s'inquiéta Christy, presque suppliante.

Je me tournai vers David, puis de nouveau vers elle.

— Au rythme où ça va, si je prends ton bipeur, je risque d'être coincée en haut jusqu'à demain. Et ils ont vraiment besoin de moi ici.

David consulta sa montre.

— Tasha arrive à 15 h 30. On peut assurer jusque-là.

— Tu en es sûr ? demandai-je en récupérant lentement le bipeur de Christy.

Il balaya mon inquiétude d'un revers de main.

— Aucun problème. Et je te prendrai le bipeur dès que Tasha sera là pour te laisser rentrer chez toi.

Je clipsai l'appareil à la ceinture de ma blouse et me dirigeai vers l'escalier en adressant un petit salut à Christy.

Celle-ci fronça les sourcils, se sentant déjà coupable.

— Merci beaucoup, beaucoup !

Je passai devant Chase pour la énième fois. À mesure que les heures passaient, il semblait de plus en plus tendu. Tout le monde était sur les nerfs. Vu ce qui se passait aux urgences, l'enfer devait s'être déchaîné à l'extérieur. J'essayai à plusieurs reprises de jeter un coup d'œil aux téléviseurs, mais dès que j'en terminais avec un patient, le bipleur retentissait pour m'envoyer vers un autre.

Comme je l'avais supposé, une fois à l'étage chirurgical, je n'en redescendrais plus avant que David vienne me relayer à 15 h 30. D'un cas à l'autre, je déplaçais l'arceau chirurgical de bloc en bloc, parfois en apportant un second si deux opérations avaient lieu en même temps.

En un après-midi, je vis un fémur fêlé, deux bras cassés et une hanche brisée ; je partageai également l'ascenseur avec un patient sur son lit à roulettes que deux infirmières emmenaient sur le toit. Ses veines apparaissaient, presque noires, sous sa peau, et il était couvert de sueur. D'après ce que je compris de leurs échanges angoissés, il allait être héliporté pour une amputation.

Mon dernier cas de la journée était précaire, mais je ne voulais pas appeler David pour me remplacer. Mes filles avaient quitté la ville avec leur père, alors que la jolie femme et les deux jeunes garçons de mon collègue l'attendaient à la maison. Cela ne me paraissait pas logique de partir à l'heure en le laissant ici, même si j'avais déjà effectué quatre heures supplémentaires dans la semaine, ce que les huiles voyaient généralement d'un mauvais œil.

Je passai devant une grosse dame alitée, qui paraissait aussi inquiète qu'agacée. Elle avait la main bandée, mais une zone plus large était saturée de sang. Je me rappelai l'avoir vue aux urgences et me demandai où était sa famille. Ils étaient avec elle auparavant.

Angie, l'infirmière de bloc opératoire, apparut en coup de vent, rajustant son calot. Celui-ci était couvert de dessins grossiers de bouches rose vif et de sacs à main. Comme pour assumer pleinement son couvre-chef, elle sortit un tube de gloss qu'elle se passa sur les lèvres. Elle me sourit.

— Il paraît que Chase ne parle que de toi ?

Je baissai instantanément les yeux, gênée.

— Oh non, tu ne vas pas t'y mettre aussi ?

Fallait-il donc qu'ils s'ennuient tous pour fantasmer à ce point sur ma vie amoureuse inexistante ! Étais-je un cas si désespéré pour que la moindre ouverture potentielle passionne à ce point mes collègues ?

Elle me décocha un clin d'œil en me croisant.

— Appelle-le, ou je te le pique !

Je souris.

— Promis ?

Elle roula les yeux, puis sa mine se renfroigna aussitôt.

— Merde ! Scarlet, je suis désolée, il y a ta mère sur la ligne 2.

— Ma mère ?

— Ils ont fait suivre son appel ici deux minutes avant ton arrivée.

Je m'approchai du téléphone, me demandant pour quelle raison elle pouvait bien chercher à me joindre au travail. Nous ne nous parlions que rarement, cela devait donc être de la plus haute importance. Il s'agissait peut-être des filles. Je plongeai pratiquement sur le combiné.

— Allô ?

— Scarlet ! Merci mon Dieu. Tu as vu les nouvelles ?

— Pas vraiment. On croule sous le boulot. Mais à ce que j'ai aperçu, ça a l'air grave. Tu as vu les images de



panique à l'aéroport de Los Angeles ? Des gens étaient malades dans l'avion. Ils pensent que c'est comme ça que le virus est arrivé ici.

— À ta place, je ne m'en ferais pas trop. Il ne se passe jamais rien au milieu du pays.

— Pourquoi tu m'appelles, dans ce cas ? (J'étais sincèrement déroutée.) Est-ce que les filles vont bien ?

— Les filles ?

Elle réprima un râle. Même sa respiration était parfois condescendante.

— Pourquoi est-ce que je t'appellerais au sujet des filles ? Mon lino se décolle autour du réfrigérateur, et je me disais que tu pourrais demander à Andrew de venir s'en occuper.

— Il est avec les petites, ce week-end, Maman. Et je ne peux pas vraiment te parler. Je suis en chirurgie.

— Oui, je sais. Ta vie est tellement importante.

Je vis du coin de l'œil qu'Angie et l'interne avaient presque terminé.

— Je vais lui poser la question, mais encore une fois, il a les petites ce week-end.

— Il les a bien souvent. Tu sors en boîte tous les soirs ou quoi ?

— Non.

— Alors qu'y a-t-il de plus important que le fait d'élever tes enfants ?

— Il faut que j'y aille.

— Sujet délicat. Tu n'as jamais aimé qu'on te mette le nez sur tes erreurs.

— C'est son week-end, Maman, comme une semaine sur deux.

— D'accord. Mais comment se fait-il que son week-end tombe pile quand j'ai besoin de lui ?

— Il faut vraiment que je raccroche.

— Leur as-tu au moins préparé des robes pour que leur papa puisse les emmener à l'église ? Puisque, appa-

remment, lui seul s'inquiète de leur transmettre les enseignements du Seigneur...

— Au revoir, Maman.

Je raccrochai avec un lourd soupir juste à l'instant où le Dr Pollard arriva.

— Bonjour, tout le monde. Ça ne devrait pas être très long, déclara-t-il. (Il tendit les mains devant lui, doigts vers le haut, afin qu'Angie lui enfille ses gants.) Mais apparemment, on risque tous de devoir passer la nuit ici, j'espère que vous n'aviez rien de prévu ce soir.

— Vraiment ? s'enquit Ally, l'interne, depuis derrière son masque. À cause de ce qui s'est passé à Los Angeles ?

— C'est aussi arrivé à Dulles<sup>1</sup>, intervint Angie.

Je jetai un coup d'œil à l'horloge et tirai mon téléphone portable de la poche avant de ma blouse. Cela pouvait me coûter un rapport si quelqu'un me dénonçait, mais je n'étais plus à ça près et c'était vraiment important. J'envoyai un SMS laconique à Jenna : *Appelle-moi au + vite.*

Faute de réponse dans les deux minutes, je me résolus à appeler Andrew. Après quatre sonneries, je tombai sur sa boîte vocale.

Je soupirai.

— C'est Scarlet. S'il te plaît, rappelle-moi à l'hôpital. Je suis en chirurgie, mais téléphone quand même pour qu'on puisse s'organiser. J'arrive dès que je sors du boulot.

## *Nathan*

Encore une journée de huit heures résolument inutile. Quand je pointai en sortant du bureau, j'aurais dû ne penser qu'à ma liberté retrouvée, ou au moins

---

1. L'aéroport international de Washington D.C. (*N.d.T.*)

sourire à cette évocation, mais il n'en fut rien. J'étais déprimé rien qu'à l'idée d'avoir gâché un jour de plus de mon existence. C'en était même tragique. Rester coincé quotidiennement derrière un bureau dans une coopérative électrique ne contribuait nullement à changer le monde, et rentrer chez moi auprès d'une femme qui me haïssait ne faisait qu'ajouter à mon malheur.

Aubrey n'avait pas toujours été cette connasse malveillante. Quand nous nous étions mariés, elle avait encore un certain sens de l'humour et était toujours impatiente d'aller se coucher afin que l'on puisse s'embrasser et se caresser. Elle prenait parfois l'initiative de me tailler une pipe pour me faire plaisir, pas parce que c'était mon anniversaire.

Sept ans plus tôt, elle avait changé du tout au tout. Nous avions eu Zoe, et j'étais passé du statut d'époux désirable et aimant à celui de source de déception permanente. Je n'étais jamais à la hauteur de ses espérances. Quand j'essayais de l'aider, soit j'en faisais trop, soit je m'y prenais de travers. Et quand je m'efforçais de ne pas me mettre dans ses pattes, je n'étais qu'un salopard paresseux.

Aubrey avait démissionné pour s'occuper de Zoe, mon travail était donc devenu notre unique source de revenus. Soudain, cela ne lui suffisait plus non plus. Comme elle estimait que je ne gagnais pas assez d'argent, elle s'attendait au moins à ce que je la « soulage du bébé » dès l'instant où je franchissais la porte le soir. Je n'avais pas même le droit de parler à ma femme, qui allait s'enfermer dans notre piaule pour chatter avec ses amis virtuels.

Je jouais avec Zoe tout en vidant le lave-vaisselle et en préparant le dîner. Demander un coup de main à Aubrey s'apparentait à un péché mortel, et interrompre sa « pause bébé » revenait à lui fournir une raison supplémentaire de me détester, comme si elle en manquait.

Quand Zoe était entrée en maternelle, j'avais espéré que les choses s'arrangeraient, qu'Aubrey retrouverait un job et qu'elle redeviendrait celle qu'elle avait été. Malheureusement, elle était incapable d'oublier sa colère. D'ailleurs, elle ne semblait pas en avoir envie.

Zoe n'avait plus que quelques semaines de moyenne section avant la fin de l'année scolaire. J'allais la chercher à l'école, et nous rentrions à la maison en espérant qu'Aubrey s'éloignerait de son ordinateur assez longtemps pour se rendre compte de notre présence.

Les bons jours, nous étions exaucés.

Ce jour-là n'en était pas un. Internet et la radio avaient bouillonné toute la journée de nouvelles informations concernant une épidémie. Quand l'actualité était aussi brûlante, j'étais sûr de la retrouver le cul vissé au tissu bleu élimé de son fauteuil de bureau. Elle devait échanger avec des inconnus sur des forums, converser avec des amis ou de lointains cousins sur les réseaux sociaux et commenter les nouvelles sur les sites spécialisés. Théories. Débats. Depuis quelque temps, cela constituait une part importante de notre mariage, dont j'avais peu à peu été éjecté.

J'attendais dans ma berline vieille de huit ans, premier d'une file de parents stationnés derrière l'école. Zoe n'aimait pas être la dernière à attendre, je me débrouillais donc pour venir la chercher tout de suite en sortant du boulot. Patienter quarante minutes suffisait à me faire décompresser du travail et à me préparer psychologiquement à une nouvelle soirée de corvées en solitaire.

Le timbre de l'animateur se fit soudain plus sérieux, m'incitant à monter le son. Il employa un mot que je n'avais pas entendu de la journée : *pandémie*. La contagion avait atteint nos côtes. Des scènes de panique avaient eu lieu dans les aéroports de Washington et Los Angeles, où des passagers ayant été malades au cours de leur vol s'en étaient soudain pris aux employés

des compagnies aériennes et aux secouristes venus les chercher à bord.

Dans un coin de ma tête, je savais ce qui se passait. Ce matin-là, le présentateur avait annoncé l'arrestation d'un chercheur quelque part en Europe, et même si je ne cessais de me dire que c'était impossible, je savais.

Mon reflet dans le rétroviseur aurait inquiété quiconque m'avait connu en des jours meilleurs. Mes iris marron n'étaient plus aussi pétillants et déterminés qu'autrefois. Mes yeux étaient soulignés de cernes bien noirs. Quinze ans plus tôt, je pesais mon quintal de muscles et de confiance en moi ; désormais, je me sentais chaque jour un peu plus abattu.

Aubrey et moi nous étions rencontrés au lycée. À l'époque, elle voulait me peloter et me parler. Notre histoire n'avait rien de bien fascinant : j'étais titulaire dans l'équipe de foot de ma bourgade, dont elle était chef des supportrices. Nous étions deux petites célébrités locales. Mes cheveux châtain clair en bataille s'agitèrent quand une légère brise s'infiltra par la fenêtre côté passager. À l'époque, Aubrey adorait quand je les portais longs. À présent, elle me tannait pour que j'aille me les faire couper. À bien y réfléchir, elle me tannait pour à peu près tout. Je continuais à fréquenter la salle de sport, et mes collègues féminines se montraient parfois légèrement entreprenantes, mais Aubrey ne s'en rendait plus compte. Je n'arrivais pas à savoir si c'était le fait de vivre avec elle qui m'épuisait de la sorte, ou si c'était plutôt dû à la succession de désillusions que j'avais subie au fil des années. Plus je m'éloignais du lycée, moins la possibilité de faire quelque chose de ma vie m'apparaissait crédible.

Un crépitement insupportable jailli de la radio capta mon attention. J'écoutai la voix artificielle crachoter par mes haut-parleurs : « Ceci est une alerte rouge du signal national d'alerte. Les autorités du comté de Canton confirment l'arrivée d'un virus extrêmement contagieux

dans notre État. Dans la mesure du possible, confinez-vous à l'intérieur. Ceci est une alerte rouge du signal national d'alerte... »

J'aperçus du coin de l'œil un mouvement dans mon rétroviseur. Une femme avait bondi de sa voiture pour se ruer vers les portes de l'école. Une autre descendit bientôt de son monospace et, après une courte pause, s'élança elle aussi vers le bâtiment, son bébé dans les bras.

Des mamans. Naturellement, la partie rationnelle de leur cerveau ne suffisait pas à les apaiser. Le monde s'écroulait, et elles devaient impérativement récupérer leur progéniture pour la mettre à l'abri... sans forcément savoir où.

Je mis le frein à main et ouvris ma portière. Je partis d'un pas rapide, mais alors que d'autres mères paniquées me dépassaient en sprintant, je me mis à courir à mon tour.

À l'intérieur, des parents soulevaient leurs enfants pour retourner au parking au pas de course ou s'introduisaient sans vergogne dans les salles de classe, sans prendre le temps d'expliquer aux professeurs pourquoi ils partaient en avance.

Je zigzaguai entre pères et mères tirant par la main leur descendance affolée jusqu'à atteindre la classe de Zoe. La porte heurta bruyamment le mur en béton tant je l'ouvris brusquement.

Les élèves me dévisagèrent, les yeux écarquillés. Aucun n'avait encore quitté les lieux.

— Monsieur Oxford ? s'étonna Mme Earl.

Elle était figée au milieu de la pièce, cernée de mini-bureaux, de mini-chaises et de mini-humains. Tous attendaient patiemment qu'elle leur distribue des feuilles à emporter chez eux. Des documents qui, d'ici quelques heures, n'auraient plus la moindre importance.

— Désolé. Je suis venu chercher Zoe.





*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Espagne*  
*par BLACKPRINT CPI*  
*le 23 août 2015.*

Dépôt légal août 2015  
EAN 9782290103753  
OTP L21EDDN000704N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris  
*Diffusion France et étranger : Flammarion*